



HAL
open science

Le fils prodigue dans *Vies Minuscules* de Pierre Michon

Véronique Léonard-Roques

► **To cite this version:**

Véronique Léonard-Roques. Le fils prodigue dans *Vies Minuscules* de Pierre Michon. Sylviane Coyault; Christine Jérusalem; Gaspard Turin. *Le roman contemporain de la famille*, 12, Classiques Garnier, pp.95, 2015, *Ecritures contemporaines*, 978-2-8124-3812-7. hal-04800839

HAL Id: hal-04800839

<https://hal.univ-brest.fr/hal-04800839v1>

Submitted on 24 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le fils prodigue dans *Vies Minuscules* de Pierre Michon

À la mémoire de mon filleul Sébastien (1983-2008)

Les huit vies qui composent la plus célèbre œuvre de Pierre Michon ne sont pas sans faire diversement retentir, au gré de leurs configurations, ce que leur auteur nomme « *la voix d'extravagance antique et désastreuse de la famille* » (VM, 44). On ne s'étonnera pas que « *les histoires de Père et de Fils* » (VM, 79) y soient privilégiées, une douloureuse « *relance de la disparition du père* » (VM, 71) régnant sur l'ensemble du recueil.

Dans une écriture constamment médiatisée par les références culturelles, figures et mythes permettent de décliner différents aspects de la relation à un père omniprésent parce qu'« *inoublable* » (VM, 78) : père terrible, incarnation de l'autorité et de la loi, châtiant les transgressions à l'image du Commandeur du mythe de Don Juan ; père aliénant aussi, puissante et énigmatique figure qui, tel le spectre de Hamlet, pèse tant à la manière d'un trouble irrésolu que d'un double, non sans s'apparenter également au Cronos/Saturne de l'Antiquité gréco-romaine¹.

La référence à la parabole du fils prodigue de l'Évangile selon Luc (Lc 15, 11-32), que Pierre Michon convoque de manière appuyée dans *Vies minuscules*, en fin connaisseur d'une œuvre qu'il pratique dans de multiples traductions – « *La Bible est, bien davantage que les Grecs, ma formation, mon imaginaire, mon pays* »², a-t-il ainsi confié –, laisse attendre l'inscription dans le recueil de la figure d'un père accueillant et miséricordieux, à l'amour illimité. Mais si le récit s'attache aux défaillances du fils, il met aussi en exergue les fautes du père, le texte néo-testamentaire devenant un modèle privilégié au miroir déformé duquel penser les manquements respectifs des deux personnages.

Dans les deux premières vies (« Vie d'André Dufourneau » et « Vie d'Antoine Peluchet »), l'actualisation explicite de la parabole permet l'émergence d'une matrice qui, non sans modulations, rayonne sur l'ensemble de l'œuvre. Ce modèle opératoire nourrit particulièrement la représentation du narrateur en prodigue, fils perdu néanmoins susceptible de connaître une certaine forme de renaissance.

Les deux premières vies ou la mise en place d'un modèle

Du récit lucanien dont la clarté de la structure ne doit pas faire oublier qu'il soulève bien des interrogations, Pierre Michon retient d'abord essentiellement deux motifs : le départ et la déchéance du prodigue. Ces séquences, il les revisite librement tout comme il apporte des variations à un système des personnages et à un schéma narratif relativement simples (un père et ses deux fils sont mis en scène au fil de trois phases³ qui relatent successivement la dégradation de la situation initiale avec le départ et la déchéance du cadet, la réintégration festive de ce prodigue et la contestation finale à laquelle se livre son frère aîné).

Héros éponyme de la première vie, André Dufourneau, cet orphelin de l'Assistance publique placé chez les arrière-grands-parents maternels du narrateur, n'a nul père auquel demander quelque héritage ou auprès duquel revenir, nul frère pour protester contre la mansuétude paternelle. Il n'en est pas moins explicitement qualifié d'« *enfant prodigue* » (VM, 29), son départ « *outré-mer* » (VM, 20) étant décrit à la lumière du *Fils ingrat* (1777),

tableau de Jean-Baptiste Greuze qui se présente lui-même comme une reprise picturale de la parabole biblique. Ce départ « *pour un pays lointain* »⁴ (Lc 15, 13) – l’Afrique – rappelle bien l’ouverture du récit lucanien, tout comme lui fait écho le désir qui motive la mise en mouvement initiale et que les interprétations psychanalytiques⁵ se sont particulièrement attachées à souligner. L’éloignement physique rapporté à l’orée de la parabole pourrait en effet valoir comme entrée dans un désir propre, il serait quête d’autonomie, effort pour préserver une singularité. André Dufourneau, qui « *saute le pas dans la couleur et la violence* », qui « *met son passé derrière la mer* » (VM, 20), ne cherche-t-il pas à échapper à une identité fixée d’avance ? Par l’ascension sociale que peut rendre possible, dans l’entre-deux-guerres, la vie aux colonies, n’entend-il pas prendre une revanche sur l’obscurité et l’humilité de sa condition ?

Se libérer d’un destin déterminé qui voue à la culture ingrate des terres familiales et à l’étroitesse familière du paysage creusois, telle est partiellement la motivation du départ de cet autre enfant prodigue qu’est le héros de la deuxième vie, Antoine Peluchet, figure « *à l’âme excessive, affamée et n’ayant à dévorer qu’elle-même* » (VM, 42). Dans l’hypothèse narrative selon laquelle il « *rendait [...] les armes, parce que la terre n’était pas son ennemie mortelle* » (VM, 43) peut aussi se lire l’image inversée du profond attachement à la terre paternelle que manifeste l’autre fils de la parabole, celui que l’on qualifie parfois de « *fidèle* »⁶. Dans le cas d’Antoine Peluchet, une motivation étrangère au récit lucanien vient en outre s’ajouter aux raisons du départ du fils : le bannissement décidé à son encontre par la figure paternelle (« *[...] la vieille arrogance patriarcale retrouve son vieux geste définitif, la droite du père se tend vers la porte, la chandelle fléchit, le fils est debout [...] Il part, il n’est plus d’ici* ») (VM, 44-45).

André Dufourneau et Antoine Peluchet sont présentés comme des aventuriers cheminant sur « *les routes du monde* » (VM, 45), cherchant fortune dans des contrées éloignées (tel est le sens de la fameuse formule « *j’en reviendrai riche, ou y mourrai* » qui scande la première vie) : l’Afrique pour le premier, l’Amérique pour le second, comme l’imagine, dans le regret de son geste trop impulsif, un Toussaint Peluchet devenu tout entier attente du retour de son fils. Le récit du narrateur abonde en notations au caractère exotique, mentionnant les « *denrées rares et magiques, café, cabosses, indigo* » (VM, 26), les lieux aux sonorités étrangères – « *Kokombo, Malamalasso, Grand-Lahou* » (VM, 25) ou « *El Paso, Galveston, Baton Rouge* » (VM, 56) –, l’atmosphère de mutinerie des plantations ivoiriennes et l’agitation californienne de la seconde ruée vers l’or.

De telles évocations de l’existence menée en un pays lointain s’assortissent également de l’idée de déchéance voire de débauche présente dans la parabole (« *Là, il [le prodigue] a dilapidé sa fortune en vivant comme un perdu* », Lc 15, 13). D’André Dufourneau, le narrateur écrit qu’« *il partit comme jure un ivrogne, émigra comme il tombe* » (VM, 19), avant d’imaginer, à la suite de sa romanesque grand-mère, la mise à mort du personnage de la main même des ouvriers que sans doute il exploitait. Fourvoisement et dissolution sont encore accentués dans le cas d’Antoine Peluchet que la fabulation paternelle campe en « *voleur de chevaux* » accompagné de quelque fille « *gagnée aux dés dans un bordel* » (VM, 55-56), situation qui ne manque pas de faire écho aux propos accusateurs du frère aîné dans la parabole (« *et quand ton fils que voilà vient de dévorer ton bien avec des prostituées, tu lui immoles le veau gras !* », Lc 15, 30). Une autre version, véhiculée par certains villageois, peint plus radicalement encore Antoine en perdu : « *[...] le fils n’était pas en Amérique, on l’avait vu de ce côté-ci. À la chaîne [...] il embarquait sur le port pour le bagne de Ré.* » (VM, 59). Il n’est sans doute pas indifférent que cette révélation de la déchéance d’Antoine intervienne le jour de la foire aux cochons, possible allusion à l’état de suprême dénuement dans lequel le prodigue lucanien se trouve, lorsque, obligé pour assurer sa survie de garder des porcs pour le compte d’un païen, il en convoite la nourriture⁷. L’histoire d’Antoine se clôt sur

des retrouvailles inversées et dévoyées où l'on mesure l'ironie tragique déployée par rapport à la situation festive du récit source : le père, à qui l'attente du fils a fini par faire perdre l'esprit, a le sentiment de l'avoir rejoint et pense se suicider joyeusement en sa compagnie en se jetant au fond d'un puits.

Dans les deux vies liminaires, Pierre Michon réactualise donc surtout la première partie de la parabole évangélique, la phase de dégradation déglacée par les exégètes (Lc 15, 11-16), et privilégie les motifs du départ et de la défaillance qui mettent l'accent sur la solitude du prodigue. À travers la biographie en partie imaginaire des deux premiers (anti-)héros du recueil, le narrateur met en place un modèle opératoire qui va contraindre le récit tout entier et servir à penser la condition et la destinée des minuscules, ces humbles que déterminent tant l'obscurité de leur origine sociale que leurs propres zones d'ombre, mais que leur désir d'ascension, quoique promis à l'échec, n'a cependant pas moins élevé. La figure du prodigue biblique, prise dans son mouvement initial de départ et de chute, irrigue ainsi particulièrement la représentation des personnages masculins de l'œuvre, ces « *hommes inaptes qui s'enfuyaient dans la jactance et les bistrots, s'enfuyaient pour de bon* » (VM, 242), invariablement caractérisés par leur dépendance à l'alcool ou aux drogues et par l'ingratitude (qui peut prendre la forme de l'abandon) qu'ils manifestent à l'égard de leurs proches.

« *Fils prodigues et voyous, Dufourneau le tacite et Peluchet le parricide* » sont aussi qualifiés de « *Jean-Baptiste* » (VM, 242) dans la péroraison finale. Une telle dénomination n'exprime-t-elle pas la fonction de précurseurs des personnages ? Dans l'économie de l'œuvre, tous deux sont en effet voués à annoncer un destin dans lequel le narrateur entend précisément se reconnaître⁸.

Autoportrait du narrateur en fils perdu

La notion de fourvoiement revient fréquemment pour qualifier le narrateur (tout particulièrement lorsqu'il est question de son amour pour les lettres et de ses tentatives d'écriture). À l'ouverture du récit, l'écrivain est immédiatement présenté comme « *une espèce plus avide de se perdre que l'explorateur* » et, dans la quatrième vie, il est dit de Roland Bakroot, l'un des doubles du narrateur, que « *les livres l'avaient perdu* » (VM, 22, 118). « *Perdu* » (*apolôlôs*), tel est précisément le qualificatif qui scande le chapitre 15 de l'Évangile de Luc, lequel dispense un enseignement cohérent, au moyen de trois exemples (la brebis, la drachme et l'enfant), sur la réjouissance que provoque le fait de retrouver un objet ou un être perdu. « *Perdu* » est aussi l'adjectif employé dans certains idiomes pour désigner le personnage du prodigue, l'allemand (*verlorener Sohn*) et les langues scandinaves se montrant ainsi plus sensibles que les langues romanes ou l'anglais au fourvoiement de nature morale du fils cadet qu'à la dépense et à la perte matérielle auxquelles celui-ci se livre.

Dérobades, défections et déchéance sont le lot du narrateur de *Vies minuscules*, l'éloignement se révélant toutefois dans son cas moins physique qu'affectif : nul départ cette fois pour « *un pays lointain* », mais un endurcissement du cœur qui, sur fond de la contestation anti-familiale de mai 1968, laisse Pierrot (puisque tel est son prénom) sourd aux prières de ses grands-parents paternels. « *J'avais d'autres soucis, et de plus urgents et nobles, que le bout du rouleau d'un vieil ivrogne* », écrit le narrateur au sujet de l'agonie et des obsèques d'Eugène, avant de décrire en ces termes l'hospitalisation ultime de Clara : « *[...] elle suppliait que je vinsse ; je ne vins pas. [...] je la laissais mourir et me taisais* » (VM, 88-89). L'indifférence du personnage reflète l'esprit de la parabole évangélique, certains exégètes ayant interprété le départ initial du fils comme un éloignement par le cœur. Ainsi de Jérôme qui, dans une lettre à Damase, écrit : « *[...] il faut savoir que ce n'est pas en vertu d'une localisation spatiale, mais par le cœur que nous sommes avec Dieu, ou bien que nous nous en éloignons.* »⁹. Manifestant une « *ingrate mémoire* » (VM, 87) à l'égard des piètres substituts

paternels que représentent à ses yeux ses grands-parents, le narrateur reproduit à leur égard l'absence dont il a lui-même souffert depuis que son père a pris la fuite, les abandonnant lui et sa mère.

L'illusion de liberté absolue procurée à Pierrot par le reniement des siens et sur laquelle ironise rétrospectivement le narrateur en brocardant la « *fatuité* » (VM, 88) de celui qu'il fut n'est pas sans croiser les interprétations théologiques qui voient dans l'orgueil du prodigue sa principale faute et replacent celle-ci dans le sillage du péché originel d'Adam¹⁰ : « *En rompant la relation avec son père* », le fils perdu « *a cru devenir libre et puissant, alors qu'il s'est en fait enfermé dans le monde de l'illusion et du faux-semblant* » (p. 54⁵). À partir de la troisième vie, le narrateur michonien ne dissimule rien de l'état de délabrement physique et moral dans lequel l'ont plongé ses excès d'alcool et de stupéfiants ou ses jouissances perverses. Limité à quelques versets dans le texte source, le récit du naufrage du prodigue se voit ici dilaté, non sans quelque complaisance. Dans *Vies minuscules*, c'est en particulier l'« *enfer* » (VM, 65) de l'écrivain impuissant et en quête d'inspiration qui conduit à de multiples errances (dont un internement en hôpital psychiatrique) :

[...] je décuplais ma détresse en torturant les quelques âmes secourables ou chétives qu'avait émues ma surenchère d'appels. Je déménageais à la traîne de ces pauvres filles, dans l'indifférence, la fureur : rue Vaneau, je cassais des portes la nuit et tremblais les lendemains, devant la concierge ; rue du Dragon, recruté par de pointilleuses loques à mon aune, je fus promu haschischin et dormais sous un évier ; à Montrouge, je m'absentais tout un hiver : la très jeune fille qu'alors je martyrisais courait Paris, des ordonnances médicales truquées pleines les poches, et me ramenait des barbituriques par hottées [...]. (VM, 215)

La sexualité brutale et veule à laquelle il s'adonne, le narrateur la compare lui-même à celle d'« *un porc à la glandée* » (VM, 173), ce qui, une nouvelle fois, renvoie non sans humour aux cochons de la parabole. Aliéné, Pierrot, tel le prodigue des versets 15 à 17, vit en serviteur et non en maître, se livrant à un sauvage « *enivr[ement] des désirs* »¹¹ qui est le signe de son enfermement dans une solitude radicale comme dans un dénuement extrême :

J'étais alors au comble de la disgrâce ; des barbituriques pris à longueur de jour s'ajoutaient à l'alcool ; vitreux, je chancelais dès le matin et avais à peine la force encore de balbutier pour la millième fois mes poèmes fétiches ou, bavochant, des Abracadabras joyciens que les anges entendaient en riant aux éclats et, invisibles, m'abandonnaient à mes limbes ; dans l'absence de l'Écrit, je ne voulais plus vivre, ou seulement gavé, somnolent et niais. (VM, 170-171)

Renaissance du perdu ?

La réécriture que propose Pierre Michon dans *Vies minuscules* semble laisser une moindre place à la « *phase de réintégration* » (p. 89⁵) qui constitue le deuxième temps de la parabole lucanienne, ce retour à soi qui prend la forme du retour contrit vers le père et que consacre ensuite la fête donnée à cette occasion :

Revenant à lui, il s'est dit : Combien de salariés de mon père ont du pain de trop, alors que moi, ici, je péris de famine !

Je vais me lever et m'en aller chez mon père ; je vais lui dire : Père, j'ai péché contre le ciel et devant toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils, fais de moi comme l'un de tes salariés.

Il s'est levé et il est venu chez son père. Il était encore loin quand son père l'a vu, s'est ému et a couru se jeter à son cou et lui donner des baisers.

Le fils lui a dit : Père, j'ai péché contre le ciel et devant toi ; je ne suis plus digne d'être appelé ton fils (Lc 15, 17-21).

La renaissance du fils qu'expriment, selon les interprétations traditionnelles, ce mouvement d'introspection ontologique et éthique, cette confession de la faute, est ensuite explicitée par le père : « *Apportez vite le meilleur habit [...] Car mon fils que voilà était mort et il revit, il était perdu et il est retrouvé.* » (Lc 15, 22-24).

Antoine Peluchet, « *qui emporta au loin son nom et l'y perdit* » (VM, 35), ne rentre pas chez les siens, en dépit de l'attente ardente qui est devenue toute la raison de vivre de son père. Quant au narrateur, s'il finit par retourner au village de ses aïeux, cette visite tardive se limite à un rapide passage au cimetière où reposent désormais ses grands-parents paternels. Perpétuellement décalés, fils et pères (ou ascendants) n'éprouvent pas simultanément le désir de se retrouver. « *Le fils jamais ne rejoint le père* » (EO, 63), confirme Pierre Michon dans *L'Empereur d'Occident*. Un tel traitement traduit indéniablement une forme de désenchantement qui, pour contextuelle qu'elle soit (c'est-à-dire caractéristique des réécritures modernes et postmodernes de la parabole¹²), répond également à un substrat d'ordre autobiographique : dans la vie de Pierre Michon, celui qu'il nomme le « *disparu* » ou « *l'Absent* » (VM, 77 et 90) n'a pas accouru à la vue de son fils pour se jeter à son cou comme le père mis en scène par Luc et ne saurait donc en aucun cas être l'incarnation, même lointaine, de la générosité sans limite, de l'amour et de la miséricorde.

Dans la logique autofictionnelle de *Vies minuscules*, où le départ et la déchéance du fils reproduisent ceux d'un père « *déserteur* », « *parvenu à l'ultime degré de l'alcoolisme* » (*Ibidem*), il n'est pas non plus de retour du père prodigue¹³, et donc nulle possibilité de réjouissances communes. Voilà qui oriente l'actualisation de la parabole biblique dans le sens de l'inaccomplissement et de l'incomplétude du narrateur, faisant de ce dernier un « *fils perpétuel dans la toute absence du père* » (VM, 205). La « *crise de l'identité personnelle* »¹⁴ qui pourrait avoir motivé le départ du fils dans le récit lucanien et nécessité l'épreuve de la séparation selon nombre d'interprétations modernes¹⁵ semble ici vouée à demeurer indépassable, sauf à accepter de gagner totalement le plan de l'imaginaire, ce romanesque ouvert à tous les possibles, et à pouvoir ainsi laisser libre cours au désir.

De l'ordre de la compensation fantasmatique, les retrouvailles du père et du fils ne sont en effet possibles que dans la fabulation, la projection fictionnelle. Dans sa folie, Toussaint Peluchet imagine le retour d'Antoine ou tout au moins leur réunion à tous deux : « *Il avait rejoint le fils. Quand de toute évidence il le tint embrassé, il le hissa avec lui sur la margelle pourrie du puits dans quoi fougueusement ils se précipitèrent [...].* » (VM, 68). Pour le narrateur, ces retrouvailles s'effectuent sur le mode de l'obscureté et du détour qui commande la relation au père, ainsi que le révèle la formule majeure qui ouvre la troisième vie : « *À mon père, inaccessible et caché comme un dieu, je ne saurais directement penser.* » (VM, 71). Aussi, en matière de retour du fils prodigue, le narrateur imagine-t-il de prendre, auprès de Toussaint Peluchet et au cimetière de Saint-Goussaud, la place restée vide d'Antoine : « *Il m'a laissé la place [...] Ce lieu venteux m'attend. Ce père sera le mien. Je doute qu'il y ait jamais mon nom sur la pierre...* » (VM, 69). Mais l'évocation d'une telle réunion n'apaise que temporairement le narrateur pour lequel la figure de Toussaint Peluchet ne demeure qu'un « *truchement* » (VM, 71) ponctuel. Car comme le confesse l'auteur, Aimé Michon constitue le « *dédicataire noir* »¹⁶ des *Vies minuscules*. L'écriture du recueil est une tentative d'approcher le père, de le (re)trouver, de se réconcilier avec lui par delà la faute initiale d'abandon dont il s'est rendu coupable. Mais *Vies minuscules* est fondamentalement un récit de filiation, une autofiction¹⁷. Cette entreprise autobiographique, pour « *oblique* » et « *éclatée* »¹⁸ qu'elle soit,

ne peut offrir de "vie" d'Aimé Michon, lequel ne saurait être rejoint en raison de l'incertitude et de l'indécidabilité qui pèsent sur ce qu'est effectivement devenu celui « *qui peut-être vit encore ou peut-être ne vit plus* » (VM, 237).

Condamné, à l'inverse du perdu de l'Évangile lucanien, à ne jamais être « *retrouvé* » (Lc 15, 24), le narrateur l'est-il donc aussi à ne jamais se (re)trouver ? Si Pierre Michon soumet la parabole à un certain nombre de variations, modifiant l'épisode des retrouvailles du père et du fils à travers la mise en relief des manquements paternels¹⁹, la situation paradoxale voire aporétique dans laquelle il place son avatar du prodigue trouve néanmoins une forme de résolution dans l'acte littéraire. Car comme dans un certain nombre de réécritures de la modernité (on pense à *Der Auszug des verlorenen Sohnes* de Rainer Maria Rilke, à *Demian* de Hermann Hesse ou à *Juste la fin du monde* de Jean-Luc Lagarce), le fils perdu de *Vies minuscules* est aussi une figure de l'artiste. Béatrice Jongy écrit à ce sujet :

Comme l'artiste, le fils prodigue est en quête d'une vie et d'une vérité qu'il aura lui-même forgées, et son errance est aussi le parcours initiatique de l'homme attelé à son art [...] Quant à la perte dans la débauche évoquée par la parabole, la dilapidation du bien, elles sont aussi une forme de libération, de dépouillement. Une mort symbolique qui permet le retour à soi, qui est un devenir-œuvre. (p. 290⁵)

Chez Michon, c'est d'abord l'hommage rétrospectivement rendu aux grands-parents dédaignés de leur vivant qui permet une certaine renaissance du perdu, parvenu à écrire *Vies minuscules*. La troisième vie qui leur est dédiée peut en effet être considérée comme un tombeau littéraire visant à la fois à les réhabiliter dans leur condition d'infimes et à apaiser, fût-ce en partie, la culpabilité de Pierrot. Par ce morceau qu'il offre à Eugène et Clara et qui les immortalise, le narrateur rachète quelque peu ses manquements à la piété filiale ainsi que sa mémoire défaillante. Plus généralement, c'est dans la quête sourde du père menée sous la forme d'un jeu constant de projections et de diffractions au fil des huit vies que le « *fils failli* » (VM, 50) tente de se (re)trouver.

L'écriture est donc pour le narrateur-auteur, le récit de sa laborieuse vocation littéraire le montre bien, la seule voie possible d'accès à l'autonomie, thème majeur de la parabole biblique selon les lectures modernes qui en sont faites, d'obédience psychanalytique notamment. Mais dans *Vies minuscules*, du fait de la tension propre au genre autofictionnel, cette renaissance est vouée à demeurer ébauchée et ne s'accompagne que d'une forme limitée de jubilation. L'impossible réunion du père et du fils hors de la fiction prive de toute célébration festive dans le récit de filiation et condamne le narrateur à demeurer un fils à l'écriture perpétuellement « *orpheline* »²⁰.

Jouant sur les blancs et les silences d'une parabole dont le centre de gravité présente un caractère fuyant²¹, Pierre Michon la revisite dans le sens d'une double défaillance, filiale et paternelle. Modèle culturel majeur de la relation père/fils en Occident, le texte lucanien opère comme une « *histoire fondatrice* » (VM, 65) que le narrateur-auteur réinvestit pour donner sens au destin des minuscules comme à sa propre histoire. Il est de ces mythes qui, comme l'explique Jean-Pierre Richard, « *semblent bien l'aider à avancer, à découvrir et sublimer sa vérité* », « *intercesseurs puissants, mais inoffensifs sans doute* » qui « *offrent au désir un lieu de projection assez large et commun pour qu'il y oublie, ou laisse s'émousser peut-être, l'aigu des déchirements familiaux* » (pp. 30-31¹⁸). Figure de la chute mais aussi d'une possible renaissance, le prodigue biblique, entre départ et retour, déchéance et reconnaissance de la faute, dépendance et tentative d'accès à l'autonomie, apparaît dans *Vies minuscules*

comme un personnage paradigmatique à partir duquel saisir ou construire une identité de fils perdu que l'écriture contribue partiellement à rédimier, notamment à travers sa dimension oblatrice (explicitement dédié à la mère de l'auteur, le roman l'est aussi, on l'a dit, au père et fonctionne plus largement comme un hommage rendu aux humbles et aux ratés). Prodiges et minuscules combinent dès lors leurs attributs au service d'une des thématiques majeures du recueil, celle du travail du négatif, de la fécondité de la perte²².

Mais Pierre Michon le sait et l'exhibe non sans mélancolie, la convocation de la parabole qui, entre autres modèles, supplée – pour lui donner forme et substance – à une relation inexistante au père réel, n'est qu'une « *mémoire empruntée* » (VM, 65) dont il n'est pas dupe. Comme l'atteste le choix générique d'une autofiction qui recourt massivement aux mythes, les retrouvailles du fils et du père ne peuvent avoir lieu que dans la fiction, et en particulier par le truchement de ce type de récits symboliques « *mémorables* »²³ et « *transitionnels* »²⁴.

Editions utilisées

Pierre Michon *Vies minuscules* (Paris, Gallimard, 1984) VM
L'Empereur d'Occident (Lagrasse, Verdier, [1989] 2007) EO

¹. Voir Véronique **Léonard-Roques**, « Variations sur la figure de Saturne : la relation père / fils dans deux autofictions des années 1980 (Christoph **Meckel**, Pierre **Michon**) », pp. 233-247 in *Famille et relations familiales dans les littératures française et francophone*, Katarína **Bednářová** et Jana **Truhlářová** ed. (Bratislava, Slovac Academic Press, 2008) et « Spectre(s) du père et mélancolie du fils. Rayonnement du mythe de Hamlet dans *Vies minuscules* de Pierre **Michon** », pp. 175-202 in *Pierre Michon lu et relu*, Jean **Kaempfer** ed. (Amsterdam-New York, Rodopi, « C.R.I.N. », 2011).

². Pierre **Michon**, « La Bible est mon pays », propos recueillis par Pierre-Marc **de Biasi**, *Le Magazine littéraire*, n°448, décembre 2005, repris dans Pierre **Michon**, *Le Roi vient quand il veut. Propos sur la littérature* (Paris Albin Michel, 2007), p. 312.

³. Cette structure a été dégagée par le Groupe d'Entrevernes. Voir Michel **Berder** et Jean-Luc-Marie **Foerster**, *La Parabole du fils prodigue*, *Cahiers Evangile*, n° 101, supplément, 1997, p. 89.

⁴. Évangile selon Luc, in *La Bible, Nouveau Testament*, trad. Jean **Grosjean**, Michel **Léturmy**, Paul **Gros** (Paris, Gallimard, « Pléiade », 1971), p. 230. Toutes nos références à Lc 15, 11-32 renverront désormais à cette édition.

⁵. Michel **Berder** et Jean-Luc-Marie **Foerster**, *op. cit.*, pp. 91-96. Voir aussi Elian **Cuvillier**, « La parabole d'un père et de ses deux fils. Une exégèse de Luc 15, 11-32 », pp. 52-56 in *Le Fils prodigue et les siens. XX^e et XXI^e siècles*, Béatrice **Jongy**, Yves **Chevrel** et Véronique **Léonard-Roques** ed. (Paris, Cerf, 2009).

⁶. « *Le fils perdu et le fils fidèle* » est le titre par lequel la Bible de Jérusalem désigne Lc 15, 11-32.

⁷. « *Alors il est allé s'attacher à un citoyen du pays, qui l'a envoyé dans ses champs faire pâître des cochons. Et il convoitait de se remplir le ventre des caroubes que les cochons mangeaient, et personne ne lui en donnait* », Lc 15, 15-16.

⁸. Au sujet d'André Dufourneau, le narrateur parle « *d'une de ces destinées qui furent les sirènes de mon enfance et au chant desquelles pour finir je me livrais, pieds et poings liés, dès l'âge de raison* » (VM, 22) et d'Antoine Peluchet il déclare : « *je suis l'ombre de cette ombre* » (VM, 36).

⁹. **Jérôme**, « Lettre XXI à Damase », in *Correspondance, Lettres I-XXII*, trad. Jérôme **Labourt** (Paris, Les Belles Lettres, 2002), p. 90.

¹⁰. La figure adamique est convoquée en ce sens dans l'ultime vie. Voir VM, p. 242.

¹¹. **Narsai**, *Cinq homélies sur les paraboles évangéliques*, trad. Emmanuel **Pataq Simon** (Paris, Cariscript, 1984), p. 24.

¹². Voir Béatrice **Jongy**, « Postface », pp. 283-292 in *Le Fils prodigue et les siens...*, *op. cit.*

¹³. Voir Sylvie **Parizet**, « La parabole inversée : le cas des *Parents prodigues* de Sinclair Lewis », pp. 191-207 in *Le Fils prodigue et les siens...*, *op. cit.*

¹⁴. Yves **Chevrel**, « Solitaire parmi les siens », pp. 15-30 in *Le Fils prodigue et les siens...*, *op. cit.*, p. 29.

¹⁵. Le prodigue gidien déclare, dans une formule devenue emblématique : « *je cherchais... qui j'étais* ». Voir André **Gide**, *Le Retour de l'enfant prodigue* (Paris, Gallimard, 1912 [1907]), p. 170.

¹⁶. Pierre **Michon**, « Entretien avec Tristan Hordé », *Recueil*, n° 21, Champ Vallon, printemps 1992, p. 94.

¹⁷. Dominique **Viart** propose d'appeler « *récits de filiation* » un ensemble d'œuvres se rapprochant par des traits thématiques et génériques communs : d'une part, la récurrence du thème de la filiation à travers la tentative de livrer le portrait du père et/ou de la mère, d'autre part, le recours à l'autofiction, c'est-à-dire à une forme hybride d'écriture de soi jouant délibérément des limites traditionnellement établies entre autobiographie et fiction. Voir Dominique **Viart**, « Filiations littéraires », pp. 115-139 in *Écritures contemporaines 2. États du roman contemporain*, Jan **Baetens** et Dominique **Viart** ed. (Paris-Caen, Lettres modernes Minard, 1999). Voir aussi Jacques **Lecarme**, « Origines et évolution de la notion d'autofiction », pp. 13-23 in *Le Roman français au tournant du 21^e siècle*, Bruno **Blanckeman**, Aline **Murat-Brunel** et Marc **Dambre** ed. (Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004).

¹⁸. On aura reconnu ici la célèbre formule par laquelle Jean-Pierre **Richard** qualifie *Vies minuscules* dans « Servitude et grandeur du minuscule », pp. 63-77 in *L'État des choses. Étude sur huit écrivains d'aujourd'hui* (Paris, Gallimard, 1990), repris dans *Chemins de Michon* (Lagrasse, Verdier, 2008), p. 10.

¹⁹. Cette orientation est fréquente dans les réécritures modernes et postmodernes de la parabole. Voir par exemple Anne-Marie **Pelletier**, « Métamorphoses littéraires d'une parabole. Le fils prodigue selon **Gide**, **Rilke** et **Kafka** », *Bible, littérature et cinéma, Foi et vie*, n° 5, sept 1991, pp. 30-31 et Véronique **Léonard-Roques**, « Fils perdu et fils fidèle au miroir du mythe de Caïn », pp. 120-125 in *Le Fils prodigue et les siens...*, op. cit.

²⁰. Référence est ici faite à l'ouvrage de Laurent **Demanze**, *Encres orphelines*, Pierre **Bergounioux**, Gérard **Macé**, Pierre **Michon** (Paris, José Corti, 2008).

²¹ « Où est le centre de gravité du texte ? Du côté du fils cadet qui est de retour ? Du côté du père ? À moins que le propos de la parabole soit de mettre en contraste les deux figures de fils. À côté de l'appellation traditionnelle de "Parabole du fils prodigue", on trouve ici "Le fils perdu et retrouvé", ailleurs "La parabole de l'amour du père", ailleurs encore "Le fils perdu et le fils fidèle", voire "Le père prodigue" » : Anne-Marie **Pelletier**, *Lectures bibliques. Aux sources de la culture occidentale* (Paris, Nathan-Cerf, 1995 [1973]), p. 274.

²². Voir l'exemple de Toussaint Peluchet qui, alors que la disparition d'Antoine s'est vue redoublée par celle de Fieffé, son fils substitutif, est dit « riche de tant de pertes » (*VM*, p. 67).

²³. Véronique **Gély**, « Pour une mythopoétique : quelques propositions sur les rapports entre mythe et fiction » (article en ligne publié le 21/05/2006, consultable sur www.vox-poetica.org/sflgc/biblio/gely.html).

²⁴. André **Green** s'appuie sur Donald Woods **Winnicott** pour montrer que, par son caractère « transitionnel », le mythe relie le subjectif, l'individuel avec le collectif, le socio-politique. Voir « Le mythe : un objet transitionnel collectif », *Le Temps de la réflexion*, n°1, 1980, pp. 99-132.